

Voilà, certes, trois représentations qui feront époque à Montréal et qui laisseront un souvenir ineffaçable dans l'esprit de ceux qui pourront y assister.

Nous disons *qui pourront y assister*, car les prix des billets sont excessivement élevés et cela fait le désespoir de plus d'un amateur. En admettant que chacune de ces soirées coûtera \$6,700 au colonel Mapleson, comme on l'a dit dans les journaux quotidiens, il nous semble qu'on a un peu forcé la note en mettant les billets à six et sept piastres et que l'administration aurait pu se montrer un peu moins exigeante.

Espérons, cependant, que le public montréalais saura faire un sacrifice, car la chose en vaut la peine.

LES ÉCRIVAINS GAIS

Il est amusant de voir exprimer justement par Coquelin cadet ce qu'il démontre péremptoirement sur le théâtre avec sa narquoise et mobile physionomie.

Mesdames et messieurs,

Il est bien entendu que je ne suis pas un conférencier ; je l'ai affirmé l'autre soir ; je ne veux pas qu'il y ait d'erreur : le public vient ici pour s'amuser—Mon but n'est pas de faire des théories, de montrer ce qu'il y a de profondément philosophique dans tel écrivain gai et de vivisectionner son rire,—mais d'essayer de répandre de la joie sur mes contemporains—sur ceux qui m'accordent quelque crédit comme amuseur, et qui sont ici.

J'ai dit déjà ce que je pensais de cette salle où la gaieté a besoin d'être violente pour être communicative. Sous les voûtes sombres de la salle de conférences du boulevard des Capucines,—il semble qu'il serait plus opportun de réciter des fragments du Dialogue des morts — de causer de l'immortalité de l'âme d'un air funèbre pour être dans la note de ce local qui ressemble à une cave ambitieuse.

Un homme au teint vert attelé à ce tapis idem, déclamant des poèmes mortellement tristes, cadrerait fort bien avec ces affreux lambris. (Mon ami Savaria, l'heureux dispensateur de ce soubassement, m'a permis de dire tout ce que j'en pensais... Vous voyez que je m'en acquitte en ami.)

Donc je reviens à vous, tenant sous le bras quelques œuvres joyeuses dues à des plumes que l'Académie n'influence pas.

Les écrivains gais que vous allez entendre n'ont pas—et c'est pour cela que je les aime—la prétention d'être des satiriques terribles, des railleurs cruels, — cachant sous leurs joyusetés les coups de dents rageurs de pamphlétaires ayant mal au foie. Non.—Ce sont d'aimables rieurs. L'un d'entre eux va plus loin que les autres. Il a le rire plus éclatant, ses éclats, comme ceux des obus, emportent le morceau ; c'est un rire de combat, un rire rayé que le sien et les sept ou huit autres écrivains gais qui entourent celui dont

je parle ne font que de la drôlerie dans l'espace, pour ainsi dire—effleurant le côté sérieux des sujets qu'ils traitent avec une légèreté infinie—et c'est pour cela qu'ils sont tout à fait charmants. Rire sans arrière-pensée, à ventre vraiment déboutonné, quel soulagement ! Rire avec la certitude de ne pas trouver le moindre ver dans la fleur du rire, quel délice !

On voit souvent des gens qui, après s'être dilaté la rate à l'audition d'une drôlerie regrettent leur dilatation et se disent : "Que c'est drôle, mais que c'est bête !" Ils ont tort, ce n'est pas bête.

Dans aucun cas, ce qui fait rire n'est pas bête. Ce n'est pas bête d'amuser et surtout de s'amuser ; ce qui est stupide, c'est de ne pas s'amuser !

Du moment qu'une chose—qualifiée d'idiote—vous emporte dans un éclat de rire, soyez persuadés qu'elle n'est pas bête ! Si elle n'avait été que bête, elle ne vous aurait pas fait rire.

Il faut en finir avec cette mauvaise plaisanterie qui consiste à s'écrier : " Mon Dieu, que c'est inepte ! Et peut-on rire de cela ? "

Oui, l'on en peut rire et beaucoup ! Tout ce qui touche la rate : la bourde épaisse, la fantaisie échevelée, le mot baroque, le geste étonnant, la grimace imprévue, la folie froide, la sentence dogmatiquement imbécile, l'expression superlucifocquentieuse, le terme impropre, le coq-a-l'âne forain, l'adjectif abracadabrant, l'interjection à rebours — tout ce qui part à l'improviste, non pas de l'esprit pur si vous voulez, — mais du tempérament, de la nature, du flegme ou du sang, et qui en une seconde évoque à nos yeux la vision bouffonne qui détermine le rire,—non, messieurs, cela n'est pas bête !

C'est pourquoi les petites choses qu'on qualifie si commodément de stupides après en avoir ri, ont une plus grande importance qu'on ne se l'imagine ! Elles ont une vraie force, une puissance indéniable : bouffonneries, pitreries, clowneries, de quelque nom qu'on les appelle, qu'importe ! Il faut les saluer si elles font rire — que leur comique soit haut ou bas, il faut les estimer ; elles nous consolent des faux importants et des prud'hommes que nous heurtons à chaque pas sur notre chemin.

Ayons donc une légitime reconnaissance pour le rire, fils du monologue cocasse, qui démasque notre gravité et nous secoue joyeusement sur notre base d'homme sérieux !

Le rire rafraîchit, épanouit, rajeunit. Aimons le rire — qui réunit une salle entière dans une fraternité de plaisir, le rire qui tue les imbéciles, le rire qui fait oublier les soucis, qui retrempe la bonté d'un être et dispose son cœur aux épanchements salutaires, le rire qui fait zigzaguer le ventre, et délivre la tête des fumées mélancoliques, le rire qui mouille les mouchoirs et les parquets, le rire qui nous fait vivre sans remords,—le rire : véritable hygiène de l'existence ! Le rire si gaulois, si français, si parisien, si boule-